

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEON. . . Gordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouilleur; épatant, ébêtant et désopilant;

très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, de coups de bâtons ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

SOIXANTE-NEUVIÈME

AUX GONES DE LYON

Y a tout de même de mamis qu'ont de z'idées crânement bigornes! Maginez-vous, z'enfants, qu'y sont une tapée que cherchent de légumes, comme y z'y appellent; y se trafusent le coquelichon à toute éreinte, pour inventer de z'herbes, quoi? Encore si c'était de z'affaires que soient bonnes au corps comme de mortavie pour faire de z'aliqueurs, de mauve pour la tisane, de mélisse des Carmes, d'anis que chassent les vents que vous gargouillent dans les boyes, de chemin contra pour tuer les vers, de dates, de jujubes, de lichien et autres excroissances médicinales, ou ben de gramin pour les chiens, de mouroin, de panais pour les oiseaux, que n'y a tant de serins maintenant, ou tant seulement de foin, ou même de chardon que servirait à nourrir les veaux, les vaches, les bourriques et autres bêtes à cornes; c'est pas rien qu'y z'en oyent bien de besoin, pace qu'y se nourrissent assez bien, ces animaux; mais enfin ça servirait de quèque chose. Gn'y aurait pas de reste aussi si y décrochient de z'affaires de boustifaille, de nouvelles truffes, que celles-là d'à présent ont

le choléra, d'autres manières de civoux, de pastonnades, de ratapon, de doigts-de-morts pour faire la soupe ou de petites herbes que sont si chères à présent, pour deux yards les marchandes vous en donnent plus rien qu'une petite pincée, que n'y a pas de bon sens.

Ah! par exemple une invention de légumes que m'irait, à moi, c'est si on décapillait une autre espèce de châtaignes: les anciennes qu'étaient tant bonnes de mon temps ont aggraffé la maladie des truffes. Ah! mais vrai, dimanche d'arnier, la Madelon m'en avait acheté un bichet pour une évitation de soirée que nous avions faite, et ben y z'étaient toutes gâtes et pis noires en dedans que ça n'emboconait, y semblait quasiment que les Prussiens n'y avaient passé.

N'y aura plus mèche de s'amuser ni de faire de réveillons si ça continue. Quoi qu'on peut ben manger comme ça les soirs d'hiver: on peut pas toujours s'emboquer de brioche, ça gonfle; de z'autres pâtisseries, on ne fait plus que de saloperies, n'y a pus de chaudelais ni de briquets, y z'ont perdu la recette des craquelins, c'est pus ren que de pitrognages de miettes-à-biscuits qu'y massouillent avé de mélasse, de restant de confitures, de raisin confits et de vieilles amendes que traînent au fond des tiroirs, et pis y vous marpaillent tout ça en magnière de petits pâtés, y leur z'y cognent de noms étranges et le monde gobent ça et s'en relichent les babines comme si y

mangient de soupe de pape.

Tez, une fois, à un grand diner de bargeois, m'ont-y pas fait avaler de colle de poisson, et y disient que c'était de gelée au rhum; et maginez-vous qu'y n'avaient fait brûler d'eau-de-vie tout autour et pis y croyont tout de même que c'était gelé. Ah! c'est ben les gens d'à-présent; au jour d'aujourd'hui on arregarde rien qu'aux étiquettes.

Avec toutes ces idées, on trouve pus ren de bon à bafarrer; la cochonaille n'a de vers so'i'aires; y restait plus que les châtaignes, les velà varottes, eusses aussi. C'est ben fini maintenant de se faire de bosses: si n'y a pus de châtaignes, que donc que fera trouver bon le vin blanc? Et si n'y a pus de vin blanc, n'y a pus de gaieté. Pus de gaieté, pus de santé, autant aller piquer sa tête en Saône. Passe encore de vivre de misère que c'est déjà pas tant drôle, mais s'y on peut pas seulement se faire rire de fois que n'y a, va te promener.

Enfin, pour délinir mon racontage, devinez voir ce légume qu'y z'ont déniché... C'est pas de petites raves, de poule-grasse, de fiageoles, de gratteculs, de mûres, ni même de poires d'oiseaux, c'est... devinez donc, alors, c'est... de cornichons, nom d'un rat! oui bien, de cornichons. Et dire qu'y z'ont été décapiller c'te saloperie au Messique, comme si n'y en avait pas assez ici. Courater d'une épaule du monde à l'aute pour ramier de z'affaires que n'y en a à regonfle

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

MANUELS GUIGNOL

Le Parfait Parvenu.

A notre époque de bourse et de tripot, où on est exposé à rencontrer à chaque coin de rue quelque vanu-pied de la veille devenu le millionnaire du lendemain, il est bon de tracer aux coquins dorés sur tranche un code de civilité malhonnête qui les aide à se guider dans le monde.

Passons sur les moyens employés par le parvenu pour devenir riche: que lui importe, aujourd'hui il a de l'argent, il en a beaucoup, il en a trop, il ne lui reste plus qu'à couvrir ses écus d'un petit vernis de considération, et notre gredin doit compter pour cela sur la bêtise humaine, bien sûr qu'elle répondra à son appel.

Le voilà posé, on ne dit déjà presque plus Chose le voleur, tant on est pressé de dire Chose le riche; les parasites, les ambitieux se pressent autour de lui et lui composent une cour assidue; on applaudit quand il parle, on rit quand il rit, on est de son avis, on approuve, on salue, on lèche ses pieds; tout cela c'est peu de choses: l'estime des galopins est la monnaie du succès.

Il faut mieux que cela: il y a de par la ville des gens qui passent pour ne pas s'incliner devant le fait accompli; des gens dont la fortune ancienne et bien as-

sise n'a pas besoin de se courber pour s'augmenter, et qui forment une phalange qui, au début, refuse d'admettre le parvenu dans ses rangs.

Sois tranquille, mon bonhomme, tu parviendras, aie seulement patience; avec un peu de patience et beaucoup d'argent, on peut arriver à tout.

Que le parfait parvenu prenne seulement bien garde de ne point effaroucher la pudeur apparente de cette caste dans laquelle il veut s'immiscer; qu'il fasse bien attention de ne rien brusquer; qu'il les habitue petit à petit à entendre parler de lui, de ses fêtes, de ses bals, de ses soirées, de ses réceptions; qu'il les familiarise avec son infamie. — A force d'entendre parler de la boue, on finit par comprendre qu'il y ait des gens qui vivent dedans.

Surtout que notre homme rompe complètement avec ses anciens amis, avec ses anciennes connaissances; qu'il s'attache à se lier avec des hommes appartenant au monde où il veut pénétrer; qu'il fasse leur connaissance au cercle, au café, au jeu, partout où il le pourra; qu'il se les attache par les mille liens d'une vie extérieure commune; qu'il leur offre de ces petits services qu'on ne peut refuser; qu'il chasse avec eux, qu'ils arrivent à sortir ensemble; s'il peut leur prêter de l'argent, sa cause est plus qu'à moitié gagnée.

Pas de morgue, le parfait parvenu doit faire bon marché de sa fortune; pas d'avarice, il faut bien sacrifier quelque chose, mais surtout pas de honte; si le parvenu se montrait honteux, il perdrait tout le bénéfice de sa position.

Ce n'est qu'en acceptant hautement pour soi-même une sale réputation, qu'on arrive à l'imposer aux autres.

Qu'il donne à diner; s'il traite bien, ceux qu'il aura nourris iront dire du mal de lui, et ce petit manège commencera à lui faire une réputation.

S'il circule dans la ville une liste de souscription

pour une infortune quelconque; le parfait parvenu devra envoyer une grosse somme, mais seulement dans le cas où le nom des souscripteurs serait publié par les feuilles publiques.

A quoi bon faire la charité si elle ne doit rien vous rapporter!

Il fera bien également d'affecter, au moins au dehors, une grande pureté de mœurs, point de scandale, et si notre gaillard est vraiment digne de sa fortune, il se livrera à la dévotion, aura sa chaise à l'église avec son nom sur le dossier; il y enverra sa femme, sa fille, ses domestiques, et ceux qui le verront prier avec componction pourront se dire:

« Ce pauvre Monsieur Machin, on dit bien du mal de lui, il a cependant l'air d'un bien brave homme. »

Le jour où on aura fait sur son individu cette phrase classique, le parfait parvenu arrivera au trois quarts de sa route; encore quelques pas et il sera au bout.

Qu'il relève alors la tête, qu'il confonde les mauvaises langues en se présentant hardiment; qu'il soit sans crainte, il aura pour le défendre les parvenus ses confrères, ceux qui en feraient autant que lui pour arriver au même point, et les imbéciles.

N'y a-t-il pas de quoi composer une écrasante majorité?

Et quand, plein de jours, ils s'en ira dans un autre monde, notre parvenu pourra rire comme un bossu en opérant le grand passage. Il sera convaincu qu'il aura réparé aux yeux du monde les accrocs de sa réputation première; qu'il aura fait oublier les moyens employés par lui pour gagner son cher argent.

Car, que peuvent lui faire, je vous le demande, les opinions de quelques honnêtes crétins et du *Journal de Guignol*?

CLAQUE-POSSE.

partout! De cornichons! mais y vous crèvent les chassés à tous les tournants de rue. C'est-y pas de cornichons, ces mamis que cognent leur St-Frusquin à la Bourse, un vrai bois d'Ars pour les péculniaux? Et ces paysans de campagne que viennent à Lyon et que s'imaginent faire fortune et que vont à l'hôpital détrancanner la dernière cannette de leur existence? Et ces grands benonis que se laissent emboimer par de gourgandes? Et ces imbéciles que s'empiffrent de chavasses de choux pourris et de rinçures de verre qu'y z'appellent de choucroute et de bière? Et tous ceusses que se sansouillent dans le gaillot des sept péchés capitaux, c'est-y pas aussi de fameux cornichons? et que par après le grand guiable d'Enfer les chiquera en salade à la vinaigrette, qué coup de fourchette, nom d'un rat!

Et ben oui, c'est ça qu'y n'ont été démarer si loin, une espèce de cornichon, *chyanthera pedata* comme y z'y ont baptisé. Vrai, faut pas savoir quoi faire pour tuer le temps. Ah! si c'était moi que soye le maître, je leur z'y en taillerais ben de bonne ouvrage à ces faignants, ces grollassons de cancornes. Eh! tas de patets, grands cornichons que vous n'êtes, si vous avez de z'idées pour manigancer de nouveaux légumes, inventez-nous donc de bons marrons, de bonnes pommes-de-terre toutes frites, de bon gras double, de bons pieds de veau en salade, de bons pique en terre, de bons gigots de mouton, enfin de z'affaires que garnissent le fanal et que refassent la bedaine au monde.

Mais si vous n'aviez pas assez de rebrigue pour ça, dénécitez-nous — que se soye au Messique, en Alger, en Prusse, n'importe — un boccon pour ficher à plat les voleurs, les usuriers, les piqueurs d'once et toute cette canaillerie d'avanglés que délavorent les braves gensses.

Tez, une autre affaire: inventez voir tant seulement de riotos ou ben de vourgines, là, quèque chose que cingle bien sans que ça fasse semblant de rien, avè quoi qu'on pourrait picotter la basanne aux filous, aux cafards et aux poutrones. Voui, trouvez ça pour qu'on puisse bien regroller toute c'te charrognerie de monde et que n'oye rien à dire; après ça pour ce qui est d'y faire marcher, vous inquiétez pas, c'est moi que m'en charge,

GUIGNOL.

GUIGNOL

A M. Emile de Girardin

Je suis une marionnette
Très mal famée en certains lieux,
Et qu'on voudrait voir muette
Quoiqu'elle fasse de son mieux.

Excusez donc si je m'adresse
A vous qui depuis si longtemps
A Paris, dans la grande presse,
Faites la pluie et le beau temps.

Et, sans le vouloir, si je pêche
En vous disant la vérité,
Ah! n'agitez pas votre méche
Ainsi qu'un lion irrité.

J'apprends, et le fait est notoire,
Que, pourvoyeur des tribunaux,
Vous lancez un réquisitoire
Contre tous les petits journaux

Qui pullulent, hélas! en France,
Dont les lecteurs sont encombrés
Et qui font rude concurrence
Aux vôtres, les grands, les timbrés;

Qui, pour se donner l'air utile
Osent publier chaque jour
Quelques faits divers sur la ville
Et les nouvelles de la Cour;

Qui manquent de littérature,
Négligent l'art, cet art si beau!
Et ne font pas d'agriculture
Comme autrefois à Coëtbo.

Comment! le père de l'idée,
L'inventeur de l'alinéa,
Dont la coupure saccadée
Assez longtemps nous récréa;

Vous qui, dans les plus hautes sphères
Rédigeant à coups de ciseaux,
Avez si bien fait vos affaires
Tout en nageant entre deux eaux;

Vous, le Sténor de la réclame,
Des solennels charivaris,
Vous qu'ici même l'on proclame
Le Barnum du Premier-Paris,

Vous n'avez pas craint de descendre
Des nuages où vous planez,
Vous, le géant, et de pourfendre
Ces pauvres petits nouveaux-nés!

Ah! Monsieur, laissez-moi vous dire
Qu'il est un nom pour ces combats
Où, tout bardé de fer, l'un tire
Contre l'autre qui ne l'est pas.

Et puis, ce n'était pas la peine
De vous donner tant de tourment,
Hélas! au train dont on nous mène
Nous mourrons bien tout seuls, vraiment.

Pour chacun manque-t-il de place?
La Sagesse des nations
A dit: « Au pauvre la besace, »
J'accepte ces conditions.

Mais quelle que soit ma fortune,
J'irai toujours le droit chemin.
Adieu, Monsieur, et, sans rancune,
Je ne vous serre pas la main.

Signé: GUIGNOL.

Pour copie conforme:

Pierre LA GARGUILLE.

VÉRITÉS

II.

Lettre intime à Trilby.

Cousin, mon mignon, d'où vient que vous êtes encore en vacances; la Messe du St-Esprit est cependant célébrée dans la sainte chapelle, et les écoliers récalcitrants lancent des bons hommes de papier maché au plafond de leurs salles d'étude? — Trilby, mon chéri, vous vous êtes fait le champion d'une mauvaise cause, et pourtant c'est bien, à vous, de prendre ainsi la dé-

fense des opprimés. Votre missive me plaît et je suis fière d'avoir un cou-in qui donne tant d'espérances et qui, plus tard peut-être, sera l'ange gardien des veuves et des orphelins. Toutefois, lutin, mon bien-aimé, faudrait ne point trop égratigner votre chère cousine avec votre patte de velours, car elle est bonne et douce la Fée moqueuse; et si elle raille parfois, pardonnez lui ce défaut, inhérent à sa nature et à son sexe.

Ceci dit, je vais être sérieuse et cacher mes dents pointues sous mes lèvres roses, afin que ma lettre puisse intéresser tous ceux qui la verront. Un journal n'est pas un bureau de poste, et je ne sais rien d'insipide comme ces correspondances entre gens avides de montrer à tous leur habileté à la riposte, et qui tendent à faire poser un homme en maillot devant une galerie. Cela me produit l'effet d'une parade de saltimbanques, où Colombine et Pierrot se donnent des coups de pieds à l'envi pour exciter l'hilarité chez les badauds. Or, je prétends que le rôle de Pasquin est un triste rôle et vaut bien une rebuffade. Ceci va tout droit à l'adresse de ces gazetiers et de ces écoliers qui, comme vous le dites, n'ont d'autre but que de faire rire ou sourire le lecteur. Ne vous semble-t-il pas que ces bouffons à gages, qui préméditent et élaborent péniblement quelques mots souvent très-mal réussis (c'est votre expression), ont l'air bien compassé. Pourquoi mettre ainsi son esprit à la torture pour imprimer des niaiseries qui n'intéressent souvent que les étudiants de quinzisième année, les commis de magasin et les almées de la Closerie. Je ne suis pourtant pas exclusive, et mon ostracisme s'arrête devant une plaisanterie faite à propos ou une anecdote qui porte en elle-même une conclusion.

Ah! cousin chéri, je vous prends en flagrant délit de contre-sens. Vous me demandez pourquoi je lis les choses qui m'ennuient. Comment puis-je savoir si elles m'ennuient en ne les lisant pas? Etes-vous comme les amateurs qui jugent un livre d'après le titre, ou comme ces épiciers qui, du fond de leur arrière-boutique dont ils ne sont jamais sortis, déclarent détestables les pays où ils ne sont point allés? — Voyons, cousin, laissez-moi croire que ce que vous vouliez dire valait mieux que ce que vous avez dit. Je suis indulgente, vous le voyez; quant à être puritaine, puritaine suis, puritaine serai, car je ne crois pas qu'il y ait avec les mœurs des accommodements. Ne voyons-nous donc pas assez de vices éhontés, de prostitutions qui se chauffent au soleil et d'infamies sur nos trottoirs; et faut-il ajouter à l'éloquence des faits les commentaires de l'imprimerie, afin que ceux qui ne le savent pas apprennent que nous sommes gangrenés jusqu'à la moëlle des os, et que nous faisons nos délices de cette fange?

Pourtant, lutin, j'aime Mademoiselle de Maupin et le duc de Fronsac. — Ceci doit vous donner la mesure de mon puritanisme, et si je savais le latin, je vous dirais qu'en cela comme en tout: — *Distinguo*. — Voilà pourquoi les lazzi ne m'agacent pas lorsque la pointe n'en est pas émoussée, voilà pourquoi j'aime les calembours lorsqu'ils sont bons — *rara avis*; — voilà pourquoi les mots de la fin ne m'écœurent pas lorsqu'ils ont une raison d'être, et enfin voilà pourquoi une saillie et un récit grivois, lorsqu'ils sont bien contés, à l'écart du public, ne me mettent pas du tout en colère.

Les restrictions que je viens de faire ne m'empêchent pas de prétendre que cette littérature de bas étage, dont le flot envahissant va grossissant toujours, me donne des vapeurs et n'est bonne qu'à égayer le goût public et à l'atrophier. C'est l'effet ordinaire des mauvaises épices.

Je n'en veux pour preuve que le *Progrès* qui, dans son numéro de lundi, est tout glorieux de prendre au *Figaro*, pour en faire goûter la saveur à ses abonnés, une réplique ordurière de deux poissardes en dispute. L'avez-vous lue? si oui, vous devez, en bon cousin, partager mes sentiments; si non, croyez-moi sur parole et ne le lisez point, vous auriez des nausées. Il faut que nous soyons bien vicieux et bien peu dignes de respect, pour qu'on nous serve de pareils aliments. Pensez-vous que celui qui a ramassé cette ordure à la halle serait absous du public en lui disant: « Je souffre des maux de la faim; voilà pourquoi j'en ai fait un. Il est délétère, nauséabond, immoral, c'est vrai; mais enfin ne fallait-il pas que je fournisse ma *tar-tine quotidienne*? J'ai recueilli l'esprit là où il se trouvait; il était dans la boue je l'ai ramassé, et n'ai pas pris la peine de le laver pour vous l'offrir, car je n'ai pas le temps, j'avais faim. » Ce langage vous paraît-il une excuse? c'est cependant celui que vous leur faites tenir, à ces gazetiers que vous défendez si chaleureusement. Quand l'esprit est dans la rue, dans les bouges et dans les ruisseaux, on l'y laisse, à moins que l'on n'ait des faiblesses pour Vadé et lord Seymour. *Ab uno disce omnes*. Foin de tout cela! — Pour moi, à cause de la pudeur naturelle à mon sexe, je ne saurais admettre dans une feuille publique, que ma fille et mon fils peuvent lire, cette morale facile, pour ne pas dire pis.

Il vous reste encore quelque chose à me dire, Trilby de mon cœur; j'attends et, quoique vous en pensiez, je ne placerais point votre lettre dans mon *Asiniana*, at-

endu que par respect pour mes propres élucubrations, j'estime à plus haut prix ce qu'accepte le p'pa qu'Éma-
me.
Je viens de lire votre post-scriptum... je ne le com-
prends pas.... Et vous ?
Sans adieu, mignon cousin.

FÉE MOQUEUSE.

De ma villa de Sancta-Furor.

VIE PRIVÉE

Et Dieu dit :
Il ne faut pas que l'homme
soit seul. (Genèse.)

Personnages :

EDOUARD. homme marié
ELISA. sa femme.
UNE BELLE-MÈRE.

La scène représente un salon, dans lequel un canapé, un piano, une fenêtre, et les deux époux. — Elisa joue sur le piano la valse d'Il Baccio naturellement. — Edouard fume un cigare sur le canapé, en bâillant toutes les deux bouffées.

Elisa. Edouard la fumée me fatigue.
Edouard. Ah! très-bien.
Il jette son cigare, se lève, s'approche de la fenêtre, et accompagne sa femme en tapotant en mesure sur la vitre.)
Elisa. Edouard, vous m'agacez.
Edouard. A merveille.
Il revient au canapé, se couche à demi et siffote un air de la Belle-Hélène :

« Un mari sage,
« Est en voyage, etc.)

Elisa. Edouard ne sifflez pas : quel genre!
Edouard. Ah! ça, ma chère, sur quelle herbe as-tu marché ce matin ?
Elisa. Il vous sied bien de le demander ?
Edouard. Mais dame! jamais je ne t'ai vue d'humeur aussi massacrante.
(Un silence.)
Elisa, avec exaltation. Oh! je souffre, je souffre!
Edouard. Comment, pauvre enfant, tu es fatiguée, qu'as-tu? une indigestion ?
Elisa. Pouah! non, je souffre là!
(Elle appuie les deux mains sur son cœur.)
Edouard. Ah! mal au cœur, attends, — je vais demander un peu de fleur d'oranger, et...
Elisa (les yeux au plafond). Mon Dieu, mon Dieu! n'être pas comprise!

Edouard (à part). Oh! oh! cela change de note, — en avant la poésie! — (Haut.) Et la fille de Fingal, assise sur un rocher nu, laissant pleurer son âme, quand elle vit un nuage gris à califourchon sur la Lune; de ce nuage gris il sortit un autre nuage gris qui avait la forme d'un cheval: les yeux de ce cheval étaient deux étoiles, ses pattes quatre autre étoiles, sa queue...

Elisa. Oh! oui, raillez, raillez maintenant, quelle cruauté: après un an de mariage, — me mépriser à ce point...

Edouard. Qui parle de mépris ?
Elisa, éclatant en sanglots. — Oh! je vois bien que vous ne m'aimez plus, que vous... que tu... (elle s'affaisse sur le canapé). Je suis bien malheureuse! (1)

Edouard. Vlan ça y est! Allons, ma chère, qu'est-ce que c'est que ces grimaces? — je ne te comprends pas non plus, — que diable!.. (En ce moment on frappe à la porte.) — Voyons, voilà quelqu'un, essuie tes yeux, un peu de calme, que notre maison n'ait pas l'air d'un bureau de pleureuses.

Elisa, avec amertume. C'est cela, il faut renfermer

ma douleur, dévorer mes larmes, pour paraître belle, heureuse devant les étrangers, devant le monde...

La porte s'ouvre, trois cris :

Ma mère!
Ma fille!
Ma belle-mère!

Elisa dans les bras de sa mère. Ah! tu m'aimes au moins, toi...

La belle-mère. Si je t'aime, chère ange! Eh! quoi, les yeux rouges, — des pleurs? Qu'as-tu, que t'a-t-il fait? (A son gendre.) — Oui, qu'avez-vous fait à cette enfant que je vous ai sacrifiée?

Edouard. Ma chère mère, donnez-vous la peine de vous asseoir. — Là, maintenant je vais vous demander un conseil. — Je fumais, Elisa me dit que la fumée la fatigue, et je jette mon cigare; — je vais tambouriner sur la vitre, Elisa me dit que je l'agace, et je cesse mon tambourin; — je fredonne un air quelconque, Elisa prétend que c'est mauvais genre, et j'abandonne mon air; — Elisa se plaint d'être incomprise, je lui récite de l'Ossian de l'Ossian première qualité, — et elle se met à verser des larmes, à faire honte à une fontaine publique; eh! bien, en vérité, que dois-je faire, voyons dites-le moi?

La belle-mère, avec majesté. Mon gendre, il faut faire votre devoir!

Elisa. Il faudrait aussi ne pas rentrer à minuit, comme hier soir.

La belle-mère. A minuit, juste ciel! quelle vie avez-vous bien pu mener, malheureux, jusqu'à cette heure des crimes?

Edouard. Ma chère mère, je vais vous le dire de point en point : — A huit heures du soir, je suis allé trouver trois chenapans de ma connaissance, grands pilliers de cabaret et grands coureurs de ruelles. — Ces gaillards-là, qui sont d'une gaieté folle, Dieu me pardonne! m'ont mené d'abord chez Mlle Cascade, une jeune fille fort mal élevée, où nous avons bu quelques verres de punch; ensuite chez Mme de St-Floquet, lancée dans le monde le plus interlope, où nous avons bu quelques verres de madère en grignotant des gâteaux; puis, chez Mlle Turlutaine quatorzième danseuse, où nous avons bu quelques verres de champagne.

La belle mère. Horreur!

Edouard, continuant. A onze heures, j'étais couché avec mes amis dans le lit d'un ruisseau; à onze heures et demie trouvant ce ruisseau monotone, nous sommes allés dans un ruisseau voisin; enfin, à minuit moins un quart, j'allais m'étendre dans un troisième ruisseau quand une patrouille m'a ramassé, et m'a reconduit dans mon domicile abominablement gris.

La belle-mère. Quel cynisme!

Elisa. Mais tout cela est un conte!

La belle mère. Ma fille, ma fille, je ne te laisserai pas plus longtemps chez cet homme indigne de toi.

Edouard, impatient. Hé mon Dieu, emmenez-là!

La mère et la fille. C'est lui qui le propose, — l'ingrat!

La belle-mère. Levant les bras au ciel. — Oh! ce sexe masculin! — Comme j'ai bien fait de ne pas me marier...

Edouard. Hein?

La belle-mère. Avant de connaître suffisamment mon mari, — Monsieur!

La toile tombe.
Rob-Roy.

MINUIT.

(Boutade nocturne.)

« Adieu! — Vieil ami et vieille bouteille font passer les heures rapides. Mais voici minuit, c'est l'heure de regagner mes pénates lointains. Le londrès de l'étrier et en route! »

Que la nuit est belle! — Pourquoi se presser! — Flanons!

Quelle est cette petite porte au-dessus de laquelle flotte le drapeau Français? — Un café-concert! — Mais l'Arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

A la bonne heure! — Voilà des établissements qui ont des droits irrécusables à toute notre admiration! Instruire en amusant, tel est le but de leur ambition. C'est toujours ça pour le moment; plus tard on aura l'instruction gratuite et obligatoire. — Aussi, chaque soir, le peuple vient en foule y puiser des connaissances saines

et variées, que s'épuisent à lui crier des contrefaçons-Thérèse. — Mais, hélas! l'ouvrage vient à manquer. Le boucher ne veut plus vendre à crédit. — Bast! la femme et les enfants feront maigre un jour de plus et l'homme pourra entendre encore une fois gueuler, non, dégueuler la Déesse du Bœuf Gras. — Bien ça! l'esprit a le pas sur la matière. C'est d'un bon augure pour l'avenir du pays.

Sur les bancs de la place Impériale, quelques blouses reposent dans des postures zigzagées. Voici venir des sergents de ville qui les secouent rudement : « Vos papiers! » disent-ils avec l'aménité d'un employé de chemin de fer, vous harcelant avec le fatal « Vos billets ». — C'est égal! le cœur de ces honnêtes gardiens de la tranquillité publique doit saigner plus d'une fois. — Réveiller un pauvre hère, dont le sommeil apaise un instant les tiraillements d'estomac et qu'un rêve délicieux a peut-être assis à la table d'un sénateur... C'est dur, très-dur!

Est-il possible? A minuit! Une marchande de journaux tristement accoudée sur la prose de nos divins maîtres ès-politique!

— Eh! la femme! Il est temps d'aller se coucher.
— Vous en parlez à votre aise! — Avec six *Salut Public* et cinq *Progrès* sur les bras...

— Ça ne va donc pas, la vente?
— Ah! Monsieur, comment voulez-vous que ça aille? On ne se cogne plus nulle part!... Encore si les gros accidents donnaient!... Mais c'est d'un calme désespérant.

— Triste, triste.
— Bien triste, Monsieur! Autrefois on se rattrapait sur le *Journal de Guignol*. Mais ce diable-là s'est brouillé avec la haute. Crac! on nous l'a soufflé.

— Allons, donnez-moi un *Courrier*; vous n'aurez pas perdu votre temps.
— Ah! Monsieur!...

La vieille, indignée, se rassied en grognant je ne sais quoi. Il paraît que je lui ai fait de la peine. — Mais poursuivons notre flanerie.

Pouah! quelle odeur!... Ah! bien, je sais ce que c'est! — Vrai campement de bohémiens. Ils sont là enveloppés dans d'épais manteaux à larges rayures, alignés sur le bitume, la tête appuyée contre le mur, le brûle-gueule entre les dents. Ils attendent que la pompe ait fini d'aspirer. Puis ils emmèneront au loin, confondus dans une dernière transformation, les menus succulents du premier et le pain sec de la mansarde... — On dit que ça porte bonheur, possible; — mais ce n'est pas précisément le bonheur que respire la personne de ces braves travailleurs de la nuit.

Il brille sous les rayons argentés de la Lune, le beau Palais de la Bourse. — Bien nommé, cet édifice! — L'or n'est-il pas le roi de la terre? On lui bâtit des palais et les courtisans accourent et s'inclinent bas, bien bas, sans arrière-pensée. Car ce roi-là n'a pas à trembler pour sa dynastie, qui sera éternellement sur le trône du monde. — Que dis-je? demain l'or sera dieu. On lui élèvera des temples, et les fidèles viendront en foule lui offrir en holocauste, honneur, devoirs, vertus!

En face, la succursale de la Banque de France. — Autour de ces deux monuments, le voleur n'a pas beau jeu: sentinelles par ci! sentinelles par là! — De pauvres fantassins, qui gardent des millions, à raison d'un demi-centime par heure, et couchent sur la planche à quelques mètres au dessus de monceaux d'or!

En voilà, par exemple, qui ne garderont jamais un trésor! Ça sort des *Deux-Mondes*; ça rit d'un gros rire bête; ça imite le cri des animaux... à s'y méprendre. — Voilà des gens heureux!
— Ohé! les amoureux, pas si vite! On est donc bien pressé?
— Oh! là, là! N'y a pas de quoi.
Puis on baisse le ton pour parler affaires.
— Dis donc, petit, j'ai un billet qui tombe demain. Il ne me manque plus que quarante francs. Tu seras gentil, hein?
— Quarante flans, ma chère! Me prends-tu pour un Nabab ou un niais?
Demain, pâles, défaits — et refaits, ces calicots en rupture de banques, épateront les autres du récit de leurs exploits nocturnes : « Quelle noce! Ah! quelle noce! — Tu sais, Cascadette? En voilà une que j'ai roulée, et un peu proprement! »

À suivre.

M. CRAVACHE.

(1) Cette expression ayant été employée à peu près un million de fois, nous ne nous faisons aucun scrupule de la reproduire: mais nous offrons cent mille francs de dommages-intérêts à celui ou celle qui justifiera en être l'inventeur.
(Note de l'auteur.)

PETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

Fabricants. — Nom générique et général donné à toute une classe de mammifères laborieux, habiles, hardis et essentiellement novateurs.

Les fabricants sont les mères-abeilles de ces grandes ruches ouvrières appelées : — fabriques, pensionnats, manufactures, bureaux de rédaction etc., — ruches où sont confectionnés — *ad usum nostrum* — ces cent mille et un objets d'inutilité première qui seront la gloire de notre époque ; journaux à un sou, bottes sans coutures, discours latins, truffes en mérinos, romans à vingt centimes, pendules sans balancier, féeries en dix-huit tableaux, souliers ferrés avec des clous... de girofle, etc.

Certes oui, je le dis bien haut et sans crainte d'être contredit, l'art de la fabrication est arrivé, aujourd'hui, à son apogée ; et ce qui fait surtout le triomphe de l'industrie moderne, c'est moins encore d'avoir inventé les mouchoirs imperméables et les *inexpressibles* inexplosibles, que d'être parvenue à nous fabriquer en moins de quarante huit heures et à prix réduit des bacheliers-ès-lettres, des consciences de rechange, des chefs-d'œuvre en trois volumes, etc.

Factionnaire. — Havre-saccifère immatriculé de l'ordre de ceux qui veillent à son maintien.

Les factionnaires émaillent les rues de nos cités dont ils sont les anges gardiens.

La nuit, le passant atterré qui redoute les mauvaises rencontres est heureux d'entendre, de loin en loin, une voix mâle crier : *qui vive ?* et une autre voix, non moins mâle répondre aussitôt : *trouille !* il rentre chez lui sans encombre, et se couche en bénissant les nombreux factionnaires et les cinq ou six *trouilles* qu'il a rencontrés sur son chemin et qui l'ont préservé des mauvaises plaisanteries de Jean Hiroux et consorts.

Faons. — Petits d'une biche.

On les appelle également batards, et enfants naturels.

Fat. (En trois lettres comme *sol*). Espèce de geais revêtus des plumes du paon et constamment occupés à faire la roue.

Le fat croit à la métépsychose, il est certain d'avoir eu une vie antérieure et tressaille lorsqu'on prononce devant lui les noms de Faublas et de Lauzun ; il n'hésite pas à se reconnaître dans le don Juan de Byron et se souvient vaguement d'avoir jadis accompli les cruels exploits attribués à Lovelace.

Le fat ne sait, dit-il, où donner de la tête et du cœur ; toutes les femmes l'adorent, toutes les jeunes filles l'idolâtrant ; en résumé, le nombre et la qualité de ses innombrables et merveilleuses conquêtes, M. Ricord seul, les connaît.

Faussaires. — Sorte de renards éhontés et habiles qui réussissent souvent à nous faire prendre non seulement des billets de banque pour des billets de banque, mais aussi des vessies pour des lanternes, — de la blanquette de Die pour du Sauterne et du Timothée pour du Sterne.

Faux-monnayeurs. — Variété de faussaires qui, si on les laissait faire, finiraient par transformer leur billion en billions et leurs mi-liards en milliards.

On classe également parmi les faux-monnayeurs certains vigneron qui essaient de faire passer des tonneaux de piquette falsifiée pour des pièces de vin franc, — et certains auteurs dramatiques qui cherchent à faire de l'argent avec de mauvaises pièces non marquées... au coin du Génie ou du Talent, et pleines de situations fausses.

(A suivre.)

BOUFFON.

THÉÂTRE.

Théâtre des Célestins.

Nos bons villageois, par V. SARDOU.

Le principal personnage de la nouvelle pièce de Monsieur Sardou — est un chapeau.

Autour de ce chapeau s'agitent, se démènent, gravitent un baron, maire de Bouzy-le-Têt, Pauline sa femme, Geneviève sa belle-sœur, le père Morisson, le fils Morisson, Floupin un pharmacien, un commissaire de police, Tétillard, Grinchu, Pipart, Buisson, Courtcuise, Lorient, Caillou, Chouchou, la Mariotte, Perrette, Yveline, Maguelon, etc. ; tous bons et bonnes villageois et villageoises.

Si Henri Morisson n'avait pas perdu son chapeau, en se sauvant la nuit du parc du baron, Grinchu ne l'aurait pas trouvé ; si Grinchu ne l'avait pas trouvé, il ne se serait pas douté d'une intrigue amoureuse entre Henri et la baronne ; s'il ne s'était pas douté de cette intrigue amoureuse... vous me suivez n'est-ce pas, — il n'en aurait pas fait part au pharmacien Floupin ; et alors l'ambitieux Floupin n'aurait pas fait le guet avec ses amis, pour surprendre Henri Morisson, afin d'organiser un petit scandale qui forçât M. le maire à donner sa démission ; Henri Morisson surpris ne se serait pas donné comme un voleur, n'aurait pas failli se battre en duel avec le baron, etc... n'aurait pas épousé Geneviève.

Soufflons un peu !

Voilà à peu près le squelette de la comédie de Monsieur Sardou, et vous voyez que le chapeau perdu du jeune Morisson, est bien la petite cause des grands effets que nous venons d'énumérer au galop.

On sait que M. Sardou a en grande affection ces petits moyens, ces petites ficelles dramatiques, dont il forme un réseau presque inextricable, au milieu duquel il se joue comme le poisson dans l'eau.

Il en résulte des pièces ordinairement amusantes, mais où les invraisemblances se donnent libre carrière.

On se demande par exemple, dans *Nos bons villageois*, pourquoi Henri Morisson va s'amuser à escalader la nuit les murs d'un parc, — lorsqu'il était si simple de voir la baronne en plein jour ; et quand des relations qui s'établissent forcément entre voisins de campagne, pouvaient donner à ses visites toute la liberté et la sécurité désirables.

Il fallait vraiment que ce jeune avocat eût pour la gymnastique nocturne une passion difficile à expliquer.

On se demande encore comment cinq ou six villageois ont la licence de se promener, de pénétrer à toute heure du jour et de la nuit, dans le jardin et la maison du maire de Pendoit, comme le font MM. Floupin, Tétillard, Grinchu et autres.

Mais bah ! à quoi bon s'appesantir là-dessus, et chercher la petite bête dans la pièce de M. Sardou.

A-t-elle amusé ? Fera-t-elle de l'argent ?

Voilà le point essentiel.

M. Sardou n'a certainement pas la prétention de régénérer ses concitoyens par le théâtre ; il sait aussi bien et mieux que nous que c'est là une vieille plaisanterie qui a fait son temps.

Le défaut ordinaire de œuvres de l'adroit écrivain, est de présenter un trop grand mélange de drame et de comédie.

Comme il est de tradition qu'une pièce intitulée comédie doit bien finir, c'est-à-dire avoir un mariage pour conclusion inévitable, il est réellement impossible d'attendrir le spectateur sur les infortunes momentanées d'un gaillard pour qui on va allumer au cinquième acte, les torches de l'hyménée.

Aussi le coup de pistolet de la fin, destiné à exciter une dernière émotion chez le public qui déjà prend ses manteaux et enfle ses pardessus, — a-t-il complètement raté ; chacun savait bien en effet que le jeune Morisson, allait réparaître par la coulisse, et le jeune Morisson a reparu.

Au résumé, cette comédie nouvelle n'est ni meilleure ni pire que ses aînées ; toutes les pièces de M. Sardou, se ressemblent à peu de chose près : des caractères à peine ébauchés, des situations tirées par les cheveux, mais de l'esprit souvent, des réminiscences trop souvent et beaucoup d'habileté scénique.

A Paris, *Nos bons villageois* ont eu un grand succès, grâce surtout au talent des interprètes qui ont su faire passer plusieurs scènes longues et fatigantes ; à Lyon, je crains qu'il n'en soit pas de même.

Commençons par le sexe faible : Mme Dalloca, qui a plusieurs raisons pour prouver à son mari qu'elle n'est pas une femme légère, joue assez mollement son rôle d'épouse imprudente, mais innocente au fond.

Mlle Meyronnet a de l'intelligence et de l'entrain, peu trop cependant, d'entrain ; certainement Geneviève est une jeune fille espiègle, mais il ne faudrait pas que cette espièglerie dégénérât en une agitation et une litièrerie d'allures par trop peu virginales ; plus de timidité, *clef*, Mlle Meyronnet !

Maintenant à ces Messieurs :

MM. Bondois, — le baron. . . bon.
Lebrun, — Grinchu. . . très-bon.
Dorsay, — Morisson père. . . passable.
Train, — Morisson fils. . . faible, faible.
Martin, — Floupin. . . très-mauvais.

Où diable M. Martin a-t-il vu un pharmacien, fût-il plus têtard de Bouzy, s'accoutrer d'une façon aussi grotesque.

Le temps est passé des apothicaires à grands habits à lunettes vertes.

Cette excentricité de costume est bonne dans les pures chades ; mais elle est parfaitement déplacée, ridicule fautive surtout, — dans une pièce qui a la prétention d'être une étude de mœurs.

Aussi M. Martin, ordinairement mieux inspiré, n'a-t-il réussi qu'à faire une caricature grossière d'un rôle qui exigeait quelque finesse.

FRÈRE JACQUES.



L'Association Chorale du Lyonnais, doit donner le 10 novembre, à huit heures du soir, dans la salle de l'Alcazar, un grand Concert au bénéfice des ouvriers sans travail de notre ville.

Cette fête de bienfaisance s'organise sous le patronage de M. le Sénateur, préfet du Rhône.

S. M. l'Empereur a bien voulu envoyer, pour prendre part à cette solennité, la musique de la gendarmerie de la garde.

Nous recommandons à nos lecteurs de ne pas manquer à cette fête de bienfaisance.

CORRESPONDANCE

Indigo. — Le dentiste qui se permet les libertés dont tu parles est simplement un misérable ; tôt ou tard pincé par un hussard déguisé en fille de chambre.

Anonymous. — Le cours d'Herbouville est trop loin ; le temps nous manque. Ces faits se répètent chaque jour, et chaque semaine il s'en fustige dans nos articles. Si nous y mettions le nez, l'odeur serait malsaine ; tout en traitant nos malades, nous devons prendre des précautions contre le danger.

Denery en herbe. — Patience, une lettre te dira un petit secret. Mais patience, ou venez à l'imprimerie.

Jean-Louis. — Mon brave ami, je comprends ta colère ; ce brave grognard n'y a peut-être pas ajouté malice. A quoi mène-t-il ta plante ? Et le lieu de la scène n'invite-t-il pas plutôt à la paix qu'à la guerre ?

Père la Grolle. — Que diable viennent faire ici tes culottes ?

Blamet. — Impossible de dire oui sans voir. Nous attendrons vos pièces.

Marpousin cadet. — Passe à la cuisine, mon petit.

Etoile du matin. — Je préfère celle du soir, — à la marée montante je fuis. — Surpris : comme le roseau je plie. — La pensée est libre, insaisissable. — Tu es heureuse quand tu me devines, et je suis heureux de voir ta pensée s'offrir à la mienne. — La vapeur dévore — ménage tes illusions. (1)

Berlingot. — Tu es brutal comme un mauvais parvenu. Souviens-toi que la chute est près du sommet. Et la camarade ne se fait-elle pas un malin plaisir de frapper les plus orgueilleux au moment où ils y pensent le moins ? Tu l'as vaincu — ne te réjouis pas trop — la roue tourne.

(1) Qui est-ce qui a dit que la poésie était morte ?

(Note de la Rédaction.)

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5